

L'oeuvre toujours temporaire de Pessoa

Oeuvres poétiques, de Fernando Pessoa, édition établie par Patrick Quillier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, c + 2076 p.

L'innombrable. Un tombeau pour Fernando Pessoa, de Robert Bréchon, Christian Bourgois, 364 p.

Poèmes d'Alvaro de Campos, de Fernando Pessoa, nouvelle édition, nouvelle traduction intégrale, traduit du portugais par Patrick Quillier avec la participation de Maria Antonia Câmara Manuel, Christian Bourgois, 384 p.

Francis Farley-Chevrier

Numéro 186, septembre–octobre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farley-Chevrier, F. (2002). L'oeuvre toujours temporaire de Pessoa / *Oeuvres poétiques*, de Fernando Pessoa, édition établie par Patrick Quillier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, c + 2076 p. / *L'innombrable. Un tombeau pour Fernando Pessoa*, de Robert Bréchon, Christian Bourgois, 364 p. / *Poèmes d'Alvaro de Campos*, de Fernando Pessoa, nouvelle édition, nouvelle traduction intégrale, traduit du portugais par Patrick Quillier avec la participation de Maria Antonia Câmara Manuel, Christian Bourgois, 384 p. *Spirale*, (186), 44–45.

L'ŒUVRE TOUJOURS TEMPORAIRE DE PESSOA

ŒUVRES POÉTIQUES de Fernando Pessoa

Édition établie par Patrick Quillier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, c + 2076 p.

L'INNOMBRABLE. UN TOMBEAU POUR FERNANDO PESSOA de Robert Bréchon

Christian Bourgois, 364 p.

POÈMES D'ALVARO DE CAMPOS de Fernando Pessoa

(Nouvelle édition, nouvelle traduction intégrale), traduit du portugais par Patrick Quillier avec la participation de Maria Antónia Câmara Manuel, Christian Bourgois, 384 p.

NUL NE SAIT, bien sûr, qui est Fernando Pessoa, cet étrange écrivain dont le nom, qui signifie « personne », avait déjà servi de pseudonyme à Ulysse, ce héros d'une Grèce antique qu'il a tant admirée. Auteur aux hétéronymes si nombreux qu'on renonce à les compter (les hypothèses vont de quelques-uns à plus de soixante-dix), Pessoa demeure l'une des plus formidables énigmes littéraires du xx^e siècle, ne serait-ce que parce qu'il dépasse infiniment cette énigme et n'aura de cesse de semer ceux qui le traquent pour encore un bon moment.

« Je fus qui je ne fus. Tous le furent »

Tout ce qui a fait la « légende » de Pessoa, des hétéronymes à la malle aux centaines de milliers de feuillets, pose ainsi autant d'obstacles au regroupement exhaustif de ses œuvres : au besoin de présenter cette œuvre essentielle dans un ensemble cohérent s'opposent découvertes et manuscrits méandreux difficiles à intégrer ou à retracer au sein de ce véritable empire de l'écriture, où il n'est pas rare qu'un texte ait plus d'un prétendant. Pessoa ayant relativement peu publié de son vivant, dispersant ses mots au gré des souffles qu'il s'est inventés, l'idée de publier son œuvre poétique ne manque pas d'ironie puisque, dans les termes d'Alberto Caeiro, « Être poète n'est pas une ambition pour moi. / C'est ma façon d'être tout seul. » Or, la vénérable Bibliothèque de la Pléiade, qui établit une fois pour toutes l'œuvre des plus grands, doit cette fois se mesurer à une somme qui résiste à tout assemblage et refuse encore de se fixer en une édition définitive. Une entreprise de taille attendait donc Patrick Quillier, responsable de ce volume, qui a pu toutefois compter sur la collaboration de ses collègues portugais — qui n'ont pas encore terminé de mettre au jour tout le contenu de la fameuse malle.

Cette édition propose les quatre principaux hétéronymes, dont Pessoa lui-même, et ne manque pas de révéler plusieurs textes inédits en

français, en particulier des quatrains rédigés en 1934 qui, en dépit de leur simplicité et de leur dépouillement, font toujours sourdre l'inquiétude qui balaie ces milliers de poèmes. De longues notices présentent en détail chacun des hétéronymes, suivies de notes retraçant l'élaboration des textes et procédant à des recoupements avec d'autres textes inédits. Quant aux traductions, elles reprennent pour l'essentiel celles qui ont paru dans l'édition Bourgois de la fin des années 1980. Toutefois, à la lumière des nouvelles découvertes, ces traductions ont été revues afin de se conformer aux textes nouvellement établis en portugais.

Découvre-t-on un nouveau Pessoa? S'il n'y a pas de coup de théâtre majeur dans ce volume, on découvre néanmoins, s'il était besoin de le confirmer, la profonde unité d'une œuvre qui a cherché sans cesse à poursuivre et semer à la fois ses différentes parties. Au centre de cette œuvre, en effet, Pessoa n'hésite pas à se faire l'écho d'Alvaro de Campos (ou serait-ce l'inverse?) en disant, dans « Pour un Cancioneiro » : « Je ne suis rien, d'un peu de tout / Je fus. » Il y a donc toujours chez Pessoa ce désir d'incarner le monde dans toute sa multiplicité, particulièrement à travers Caeiro, mais aussi ce désir de s'y dissoudre au gré des violences qu'apporte une nouvelle ère, comme l'a fait le Campos des odes, ou au gré de la rigueur néo-classique d'un Reis.

C'est là toute la beauté de la démarche de Pessoa (si l'on peut parler de démarche : lire Pessoa exige toujours que le lecteur repense la langue que le poète lui inspire...) : tant de poèmes dévoilant tour à tour la fragilité, l'incertitude, l'« intranquillité », issus néanmoins d'une langue mariée avec l'aplomb de celui qui sait que l'étranger est son lot et non espace de crainte, à la manière des grands explorateurs portugais évoqués dans *Message*, ce recueil qui arpente un Portugal épique dont il rêve encore... C'est autour de cette tension que la langue pessoenne se multiplie, tension que le poète ne manquera pas de vouloir communiquer au lecteur : « Dans ces livres de vers

rassemblés il y a / Quelques Grands Magasins de la Sensation / Où le lecteur occasionnel pourra trouver / Ce qui peut convenir à la moindre impression, / Ou plutôt tout ce qui ne lui conviendra pas. »

C'est peut-être là la question essentielle que pose le poète, à savoir ce qu'on attend de lui et de son poème qui est toujours à recommencer. En effet, que peut nous apporter l'œuvre de qui n'est « personne », surtout en ces temps où l'on attend d'un auteur qu'il livre sa vérité, où l'écriture ne doit plus se distinguer de son sujet? À cela, Pessoa répond que c'est en vain que le lecteur cherchera à démonter la mise en scène du poème, car celle-ci le gagnera toujours : « Feindre est le propre du poète. / Car il feint si complètement / Qu'il feint pour finir qu'est douleur / La douleur qu'il ressent vraiment. // Et ceux qui lisent ses écrits / Ressentent sous la douleur lue / Non pas les deux qu'il a connues, / Mais bien la seule qu'ils n'ont pas. »

« Ma vie, je ne la vis qu'en ses doublures d'or »

Il existe pourtant des lectures qui ne manquent pas de poser à leur tour des questions à cette œuvre. Avec *L'innombrable*, Robert Bréchon, préfacier de l'édition de la Pléiade, a rassemblé, chronologiquement, une vingtaine d'études qu'il a consacrées à Pessoa depuis 1968. Il donne ainsi à lire la progression d'une lecture qui approfondit son sujet au fur et à mesure que les connaissances s'enrichissent et que l'œuvre étudiée devient familière au public. On lit ainsi un état présent des études pessoennes, tant en ce qui concerne l'œuvre elle-même que les éléments biographiques, le contexte historique et la réception, et ce, dans une langue simple qui refuse de s'encombrer d'un complexe appareil de références savantes. La voix de Pessoa domine.

Très vite, Bréchon souligne (et déplore) l'importance accordée par les lecteurs au phénomène des hétéronymes, perçus souvent d'une façon réductrice n'allant guère au-delà d'un doublement de la personnalité et d'un désir de

revendiquer une esthétique diversifiée à travers un jeu de masques. Or, la complexité de Pessoa va plus loin que la seule question de sa « coterie » : elle englobe également une relation trouble à l'histoire de la culture et de la pensée européennes aboutissant à une *Weltanschauung* multiple. Les hétéronymes sont le résultat d'un équilibre toujours près de voler en éclats entre son drame intérieur et une sensibilité aiguë à l'âme portugaise et, par extension, européenne.

L'œuvre de Pessoa puiserait ainsi sa source au cœur de la crise de la conscience européenne : « *L'homme hyperconscient perd le sens de la relation immédiate et de l'échange symbolique [...].* » Aussi, Bréchon laisse entendre que l'œuvre de Pessoa résume 2000 ans de culture européenne, de Socrate à Faust en passant par Hamlet. Si l'auteur, à ce propos, exagère un peu (peut-on réduire la pensée occidentale à ces trois figures, si représentatives soient-elles?) et donne à Pessoa un fardeau d'une rare ampleur, il reste que son analyse de ces trois piliers de la pensée pessoenne ne manque pas d'éclairer des zones obscures de son œuvre. Sur un plan plus personnel, Pessoa ressent cette conscience de soi comme un abîme qui le sépare du monde : « *La tragédie intime de Pessoa, c'est de ne pas pouvoir saisir le réel concret, de ne pas éprouver le sentiment de la vie à chaud, dans son jaillissement biologique. [...] Enfermé dans le labyrinthe de la conscience de soi, plus il est conscient de lui-même, plus il se perd en lui, car il voit qu'il est irréal.* » C'est afin d'échapper à cette autoréflexion qui l'isole à l'intérieur de lui-même que Pessoa aura recours aux hétéronymes puisque, en étant plusieurs, il découvre une multitude de ces sensations qu'offre le monde, comme il l'évoque dans un poème d'Alvaro de Campos : « *Plus je ressentirai, plus je ressentirai comme plusieurs personnes, / Plus j'aurai de personnalités, / Plus intensément, plus stridentement je les aurai, / Plus je sentirai simultanément avec toutes ces personnalités, / Plus uniment divers, plus sporadiquement attentif, / Je me ferai, je sentirai, je vivrai, je serai, / Et plus je posséderai l'existence totale de l'univers [...].* »

Les hétéronymes permettent ainsi à Pessoa de préférer la sensation à la réflexion : « *Je ne veux pas d'intervalles dans le monde! / Je veux la contiguïté matérielle et pénétrée des objets! / Je veux que les corps physiques s'appartiennent les uns les autres comme les âmes, / Dynamiquement, bien sûr, mais aussi esthétiquement!* » (Alvaro de Campos). Il n'a plus à se contenter d'une pensée, à répondre d'une doctrine qui soit sienne. À travers Caetano de Campos (poète de la complexité, de toutes les sensations), Reis (poésie d'un « *paganisme fait d'ironie et de détachement* ») ou Soares (un « *Pessoa au deuxième degré* »), mais aussi Alexander Search, Antonio Mora ou Raphaël Baldaya, Pessoa se libère de ses contraintes : « *Il a su échapper à cet élagage qu'est, pour tout homme, l'obligation des choix. Il avait des convictions, il a eu aussi les convictions opposées.* » Ou, dans les mots de Campos : « *Je me dresse à demi, énergique, convaincu,*

humain, / Et je vais me décider à écrire ces vers où je dis le contraire. » Bréchon n'insiste pas assez toutefois sur l'importance que revêt un tel acte de souveraineté. En effet, le drame de Pessoa est assorti d'un luxe qui peut faire oublier tous les drames : alors que l'écriture est généralement laborieuse (et, le plus souvent, vaine) bataille pour une souveraineté à peine entrevue, Pessoa, lui, se pose déjà en terrain conquis et divise sa souveraineté pour mieux y régner. Aussi, ce drame, c'est sa souveraineté même. Il a su dompter les oppositions et contradictions qui le hantaient et leur donner cette parole qui est à la fois la leur et la sienne. La souveraineté ne résout pas le drame, elle laisse au contraire s'exprimer ce dernier dans des proportions plus grandes que ne l'ont fait la plupart de ses contemporains aux prises avec un semblable combat.

« Je vais lancer une bombe contre le destin »

Afin d'incarner à fond ce drame, Pessoa s'assure de faire de sa vie un échec auquel répondra une gloire posthume dont il ne doutera jamais. S'il a si peu publié (par rapport aux centaines de milliers de pages laissées dans sa malle) et n'a connu qu'une reconnaissance somme toute très relative, c'est que Pessoa a préféré élaborer consciencieusement sa gloire posthume à partir de cet échec même que fut sa vie. Bréchon identifie les trois modèles de l'échec qui ont inspiré Pessoa : le Grec Érostrate (qui a mis le feu au temple d'Artémis, s'assurant ainsi l'immortalité sans qu'on sache qui il était), Shakespeare (dépassé par son génie qu'il n'a su exploiter adéquatement) et dom Sébastien, roi-enfant du Portugal dont la mort au champ d'honneur en 1578 a engagé le déclin de sa nation et allumé par là même l'attente de la rédemption du peuple portugais.

Curieusement, Bréchon ne soulève pas que cet échec, perçu comme sauf-conduit pour l'immortalité, et que Pessoa a théorisé dans son étude sur Érostrate sous un angle plutôt païen (en réponse à la très européenne crise de la conscience de soi), demeure proche d'un raisonnement judéo-chrétien : la rédemption au terme du purgatoire. Là peut-être se trouve le paradoxe expliquant, du moins en partie, l'existence des hétéronymes qui viendraient brouiller les pistes de ce raisonnement et arracher le destin de Pessoa aux affres chrétiennes de la conscience de soi : le drame et l'échec se voient ainsi multipliés et gagnent une portée universelle dont la modernité s'affranchit du caractère religieux : « *L'échec n'a plus l'éclat romantique qu'il avait chez Van Gogh ou Nietzsche. C'est un ratage continu, quotidien, dont Bernardo Soares et Alvaro de Campos, dans des styles différents, se feront les chroniqueurs [...].* »

Mais de ce ratage, quelle œuvre peut bien résulter? Comment une œuvre née de l'échec est-elle devenue l'une des plus importantes du xx^e siècle? Suggérons que l'état d'inachèvement qui en découle la met surtout en état de germination, et ce, pour longtemps. « *En dehors de quelques "œuvres" vraiment achevées, [...]* tout ce

qu'on a publié sous son nom depuis cinquante ans n'est qu'une suite de montages, dont il n'est pas sûr qu'il les aurait reconnus pour siens. » C'est peut-être à travers ce chaos que le génie de Pessoa est le plus évident. Le Grand Œuvre inachevé d'un grand artiste (*Le premier homme* d'Albert Camus, *Pétrole* de Pasolini ou encore *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert) révèle parfois son génie dans ce qu'il n'a pas eu le temps de dire. Or, ce que Pessoa a de particulier, c'est qu'il a pris le temps de dire, dégage comme Kafka de toute responsabilité face au lecteur, une œuvre traversée de part en part par l'inachèvement, inédite à chaque lecture. Une œuvre qui ne cesse d'être nouvelle parce que toujours autre, temporaire parce que jamais close ni une.

« Rien ne se perd en poésie »

Alvaro de Campos a sans doute été, des hétéronymes de Pessoa, celui qui a le plus éloquemment exprimé le « sensationnisme » par lequel il espérait venir à bout de la conscience de soi. C'est d'ailleurs à lui que revient le privilège d'exprimer sans détours le projet qui, toutefois, sous-tend l'écriture de ses congénères : « *Sentir de toutes les manières, / Vivre tout de tous les côtés, / Être la même chose de toutes les façons possibles en même temps, / Réaliser en soi toute l'humanité de tous les moments / En un seul moment diffus, profus, total et lointain.* » Mais on trouve aussi chez Campos une découverte de la modernité, progrès et technologie en tête, qui éclate dans des vers d'une rare violence : « *Ah, pouvoir m'exprimer tout entier comme un moteur s'exprime! / Être complet comme une machine! / [...] / Me déchirer tout entier, m'ouvrir complètement, me faire poreux / À tous les parfums d'huiles et de chaleurs et de charbons.* » À ce chapitre, l'« Ode triomphale » et l'« Ode maritime » sont exemplaires, mais il ne faudrait pas non plus négliger la part plus intime de la voix de Campos, celle de « Bureau de tabac », le meilleur poème de Pessoa, ou des poèmes posthumes comme « Dactylogramme », ingénieuse fusion de la technologie et de la sensibilité de Pessoa : « *Je trace, tout seul, dans mon cagibi d'ingénieur, le plan, / J'élabore le projet, tout isolé ici, / Éloigné même de qui je suis. / À côté, accompagnement banalement sinistre, / Le tic-tac crépitant des machines à écrire.* »

La parution des poèmes de Campos dans la traduction de la Pléiade mais dépouillés de tout appareil critique laisse-t-elle entendre que Pessoa nous serait suffisamment familier maintenant pour se passer de commentaire? On en doute, mais il faut rendre justice au livre de Bréchon qui, malgré de nombreuses redites, complète avantageusement les *Œuvres poétiques* et a le mérite de nous présenter, enfin, une étude approfondie mais accessible d'un auteur dont la poésie (moderne « *Car le présent c'est tout le passé et tout le futur* », dit Campos) ne cherchait rien de moins qu'à subjuguier le réel.

FRANCIS FARLEY-CHEVRIER